



Une vie de racontars

Livre 1

Jørn Riel



Gaïa

Extrait de la publication

Une vie de racontars – Livre 1

Jørn Riel

Illustré par Hervé Tanquerelle

Traduit du danois par Andréas Saint Bonnet

Une vie de racontars nous plonge au cœur de la vie arctique. Jørn Riel est un jeune homme qui découvre le Groenland et rencontre les Inuit. Il raconte son amour du voyage, ses nombreux périple, ses premières grandes expériences... À travers des anecdotes pétillantes, l'auteur glane les pépites d'une existence incroyablement remplie, aux quatre coins du monde : de son île natale, la Fionie, en passant par Paris, d'une Afrique fantasmée à un Groenland bien réel.

Jørn Riel nous offre un récit universel, à la fois drôle et touchant, une aventure délicieusement passionnante et humaine, dans les frimas du Grand Nord.

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. Parti en expédition en 1950, il a vécu seize ans au Groenland. Dans *Une vie de racontars* (deux volumes), il réinvente ses souvenirs. Truculent et poétique, il rend surtout hommage à l'Arctique.

Hervé Tanquerelle est né en 1972. Il publie son premier livre en 1998, *La Ballade du Petit Pendu*, chez l'Association. Illustrateur d'albums comme de bandes dessinées, il adapte avec Gwen de Bonneval la série des *Racontars arctiques* de Jørn Riel.

Une vie de racontars

Livre 1

du même auteur chez le même éditeur

les racontars arctiques

La vierge froide et autres racontars (1993; nouvelle édition 2011)

Un safari arctique et autres racontars (1994)

La passion secrète de Fjordur et autres racontars (1994)

Un curé d'enfer et autres racontars (1996)

Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long (1997)

Un gros bobard et autres racontars (1999)

Le canon de Lasselille et autres racontars (2001)

Les ballades de Haldur et autres racontars (2004)

La circulaire et autres racontars (2006)

Le naufrage de la *Vésle Mari* et autres racontars (2009)

compilations de *racontars arctiques*

Le Roi Oscar (2004)

Une épopée littéraire (2006)

cycle *Le chant pour celui qui désire vivre*

Heq (1995)

Arluk (1996; nouvelle édition en un volume, 2012)

Soré (1997)

Le jour avant le lendemain (1998)

La maison des célibataires (1999)

La faille (2000)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain

(trilogie, 2002; nouvelle édition en un volume, 2009)

La maison de mes pères

(trilogie, 1995; nouvelle édition en un volume, 2010)

Une vie de racontars - Livre 1 (2012)

Une vie de racontars - Livre 2 (2013)

En livre-cd, interprété par Dominique Pinon :

Le Roi Oscar et autres racontars (2008)

La maison des célibataires (2009)

du même auteur chez d'autres éditeurs

Pani, la petite fille du Groenland (Le Livre de Poche Jeunesse)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain (Album, Sarbacane)

Le jour avant le lendemain (Album, Sarbacane)

La vierge froide et autres racontars (BD, Sarbacane)

Le Roi Oscar et autres racontars (BD, Sarbacane)

La plupart des ouvrages de Jørn Riel sont également disponibles en poche aux éditions 10/18.

Jørn Riel

Une vie de racontars

Livre 1

traduit du danois par Andréas Saint Bonnet

récit

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Flere skrøner fra et rejseliv

Illustration de couverture :
© Hervé Tanquerelle, 2012

© Jørn Riel, 1991
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française
© Hervé Tanquerelle, 2012, pour les illustrations

ISBN 13 : 978-2-84720-279-3

Préface

Les récits qui suivent sont nés de nombreuses années de vagabondages. Ce sont des racontars d'une vie de voyages, ou, peut-être, un voyage dans une vie de racontars...

Quand je me suis assis pour écrire ces quelques épisodes autobiographiques, j'ai compris que ce serait sous la forme de racontars. Pas seulement parce que cette forme de récit me vient naturellement, mais aussi parce que je considère ma vie entière comme un long et incroyable racontar.

Dans ma jeunesse, j'ai assez vécu au Groenland pour que les manières et façons d'être des Inuit déteignent sensiblement sur moi. J'y ai appris entre autres que l'on n'évoquait les expériences tristes ou désagréables que de mauvaise grâce, mais que les moments joyeux et délicieux de la vie se partageaient sans retenue. J'ai tenté d'appliquer cette règle optimiste à l'écriture de ce livre.

Quand on a vécu longtemps, on a aussi vécu beaucoup. En ce qui me concerne, j'ai eu une vie longue et riche, que je suis heureux de partager. Je souhaite que ces petits racontars invitent le lecteur à jeter un coup d'œil dans son propre passé, et qu'il y trouve quelques récits au moins aussi plaisants que ceux que j'ai trouvés dans le mien.

Jørn Riel

Les masques africains

L'envie de voyager me vint tôt. Elle est née de la personne remarquable que fut mon père, et de ses masques africains. Pendant la guerre, quand les frontières de mon Danemark natal étaient fermées, il restait assis derrière sa table de chêne et taillait résolument son désir de voyage dans le bois. Un pied de chaise devenait une mince fille du Nil aux longues jambes, une branche de frêne se muait en figure anthropomorphe aux contours anguleux implorant la pluie. Quand il jeta son dévolu sur le chambranle de la porte de la chambre à coucher, celui-ci se transforma en portail du palace du roi ashanti Saïï Tutu Quamas au Ghana.

Puis vint la période des masques. Des masques Poro de Meni, des masques Ntomo avec huit cornes et des femmes nues, et surtout, celui dont je me souviens le mieux, le masque Bayaka d'un mètre de long au front voûté et aux lourdes paupières, sur un visage dénué de toute émotion. Ce dernier dégageait tant de calme et de magnanimité que mon père et moi restions de longs moments à l'observer, saisis d'une silencieuse fascination. Le masque Bayaka ne faisait pas du tout la même impression à ma grand-mère paternelle. Elle ne décoléra pas pendant plusieurs années, parce que le couvercle voûté de sa table à ouvrage avait été mis à contribution.

Quand mon père taillait des masques, il voyageait jusqu'au continent africain. Et il en ramenait des aventures si vivantes que je me demande encore s'il les avait vécues, même si au fond je sais pertinemment qu'il n'est jamais allé plus loin que la ville suédoise de Malmö.

On allait souvent en Afrique, mon père et moi. Et quand, après une savoureuse et assez invraisemblable histoire, je lui demandais : « Mais est-ce que c'est vraiment vrai, papa ? », il me lançait un regard fâché et répondait ainsi : « Que le

serpent près de l'affluent Ngunie se soit vraiment mordu la queue pour rouler comme une roue après moi ou qu'il ait simplement glissé à travers la jungle plus vite que je ne pouvais courir, je ne vais pas rentrer dans les détails. À vrai dire, j'étais trop occupé et terrifié pour bien regarder. En dehors de ce détail, cette histoire est vraiment... » Il souriait alors et son regard se perdait au-dessus de ma tête. « Vraiment fantastique. »

À neuf ans, j'étais prêt à partir pour l'Afrique. On venait juste de m'offrir une paire de bottes hautes en caoutchouc, et j'avais hérité de mon parrain une paire de jumelles de théâtre incrustée de nacre. De plus, j'étais en possession d'un canif, d'une carte du continent africain datant de 1902 et d'un casque français en acier de la Première Guerre mondiale. L'équipement était irréprochable.

Il m'apparaissait clairement que l'expédition nécessitait un assistant. Je choisis mon bon ami Frederik pour faire office de marin pendant la traversée et porteur une fois sur place. Frederik fut initié au projet derrière la grande remise à filets. Nous étions assis dos au mur noir, enveloppés par une odeur de varech et de goudron. C'était le début de l'été. L'arbre à perruques devant la maison bourgeonnait, les champs sentaient la terre humide et les fleurs sauvages ; les abeilles bourdonnaient, ivres de soleil, sur la prairie. J'allai droit au but.

« Tu me suis en Afrique ?

– Ben... » Frederik frota pensivement ses sabots pour enlever la terre séchée. C'était un fils de paysan, carré, aussi épais à l'intérieur qu'à l'extérieur.

« C'est là-bas qu'ils sont jaunes ? demanda-t-il.

– Noirs, répondis-je, si noirs qu'on ne peut pas les voir la nuit. Enfin, s'ils ferment les yeux. »

Frederik hocha longuement la tête.

« Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi on irait en Afrique ? »

La question me surprit. Je n'avais pas réfléchi aux finalités du voyage. Livingstone avait voyagé pour christianiser les sauvages, et Stanley pour le retrouver. L'inspiration me saisit.

« Il faut qu'on y aille pour retrouver les enfants de Livingstone.

– C'est qui ?

– Une sorte de prêtre, répondis-je vite, car je n'étais pas très au parfum quant au métier exact de Livingstone.

– Ils n'ont pas d'enfants, ceux-là, signala Frederik, pas avec les Noirs.

– En Afrique, si, je te le garantis. »

Je pensai à la fine silhouette de femme Watussi que mon père avait sculptée dans un manche à balai.

« Là-bas, les filles sont si belles qu'on leur fait des enfants. On ne peut tout simplement pas s'en empêcher.

– Si belles que ça... »

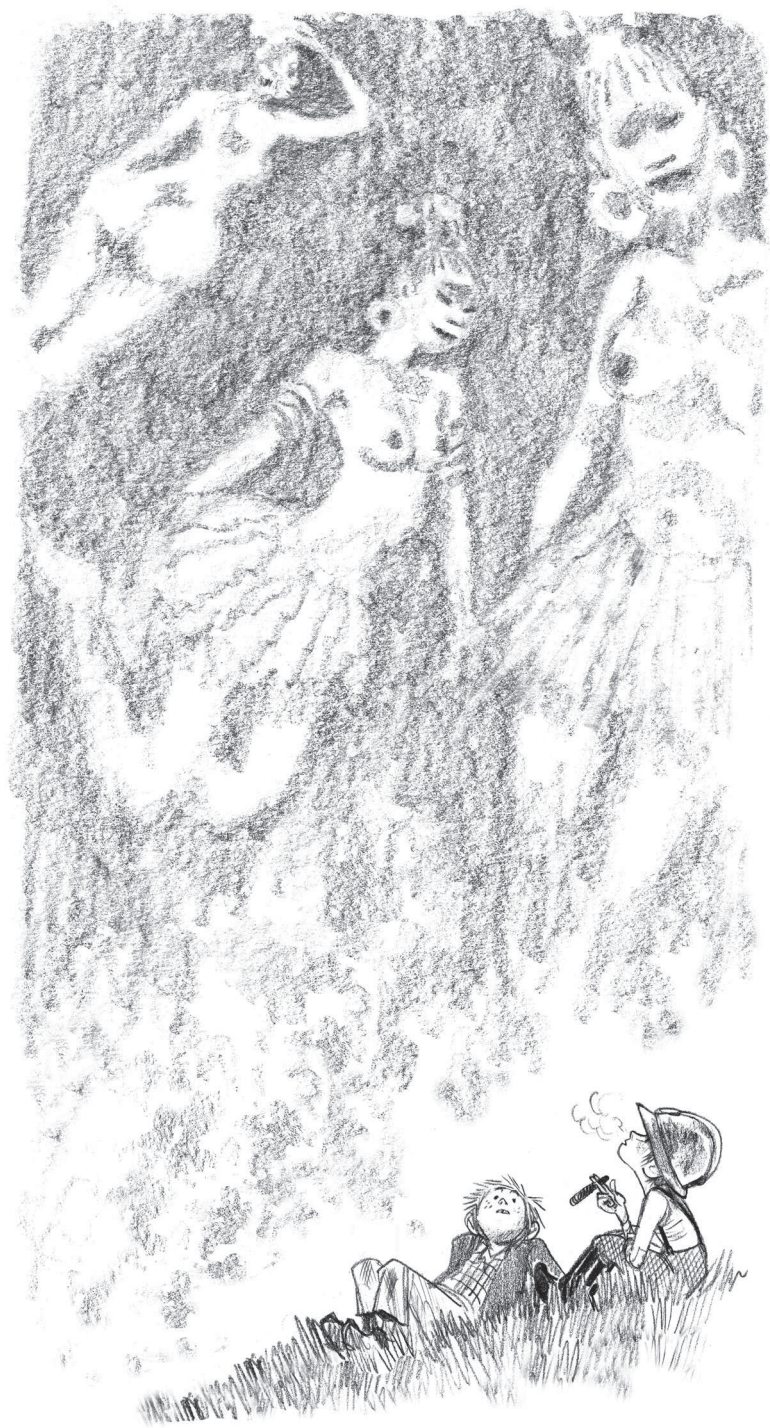
Frederik soupira profondément. Il était, comme moi, amoureux à en mourir de la fille du boulanger, Oda. Elle était si belle que c'en était difficile à croire, et pourtant, malgré ses neuf ans passés, elle n'avait toujours pas d'enfant. L'idée de quelque chose qui serait plus beau encore qu'Oda poussa Frederik à faire son choix.

« Bon, ben alors, on n'a qu'à le faire, dit-il.

– Quoi ?

– Ben, aller en Afrique, là. »

Le pacte fut scellé par un cigare que j'avais subtilisé à mon père. Il fut soigneusement partagé et allumé à l'aide de la loupe de Frederik. Nous nous sommes allongés pour regarder les nuages qui dérivait, fumant jusqu'à en avoir des palpitations et des sueurs froides, jusqu'à en vomir même. Puis nous nous sommes séparés pour aller préparer le grand voyage.



Tôt le lendemain matin, nous nous sommes retrouvés sur la plage. En plus de mon équipement tropical, j'avais amené deux masques de fertilité Ibo. Ils devaient nous permettre de rester incognito en cas de rencontre dans le fjord avec les pêcheurs de Bregnør. Frederik, lui, avait apporté un gros sac de vivres et un bidon de quatre litres rempli de bière artisanale, à l'amertume plutôt sévère.

Le bateau fut chargé, la voile levée et la godille mise en place. Et voilà que nous glissions à travers le Fjord d'Odense, paisiblement portés par un vent favorable, cap sur l'Afrique.

C'était un matin froid et humide, et je serrais mon manteau contre mon corps gelé. C'était un beau manteau, qui ne manquait jamais de faire loucher d'envie Frederik. À l'origine, il avait servi de décoration murale chez ma grand-mère. Il était gris-bleu, avec une belle image tissée représentant l'armée turque conquérant Jérusalem. Frederik s'assit à la proue, où il s'endormit immédiatement.

Tard dans la matinée, le soleil perça enfin la brume et nous réveilla. Je m'étais endormi contre le gouvernail, et nous dérivions lentement vers Enebærødden, un isthme désert et recouvert de broussailles, qui gisait comme un doigt crochu agrippant l'entrée du fjord.

Frederik saisit le sac de victuailles et l'ouvrit.

« Est-ce qu'on est arrivés en Afrique, maintenant ? » demanda-t-il.

Ne sachant pas combien de temps nous avions dormi, je ne pouvais pas évaluer la distance parcourue par notre esquif. J'évitai la question en disant :

« Quand nous serons à terre, il faudra faire gaffe aux tiques. Elles sont pires que les serpents et les crocodiles réunis. Elles se fauillent sous les ongles des orteils et mangent la chair jusqu'aux veines. C'est terriblement douloureux. »

Frederik blêmit. Il se pencha par-dessus bord et regarda dans l'eau.

« Je ne vois que des picots, dit-il.

– Certaines tiques sont grosses comme des picots, rétorquai-je, et leur ressemblent à s'y méprendre. »

La première chose que nous fîmes une fois débarqués fut de prendre une collation. Chacun attrapa son propre pot de confiture de fraises, une tranche de pain noir et de longues lampées de cette méchante bière. Frederik se figea soudain, en pleine inspection de ses orteils à la recherche de tiques.

« Il y a quelqu'un », chuchota-t-il, paralysé par la peur. Il fit un signe de tête vers un creux entouré d'élymes des sables près de la mer. Je chaussai mes jumelles. Et effectivement, je vis un dos blanc qui gigotait de haut en bas.

« Des indigènes », chuchotai-je, les dents serrées. Je ne m'étais pas attendu à une confrontation aussitôt après le début du voyage.

Je passai les jumelles à Frederik. Sa mâchoire inférieure en tomba de surprise.

« Ils ne portent pas de pantalon, marmonna-t-il, choqué.

– Les indigènes sont toujours nus », l'éclairai-je. Frederik n'était jamais allé plus loin que l'église de Mesinge et n'avait donc aucune connaissance sur les autochtones.

« Tu as dit qu'ils étaient noirs, en Afrique, chuchota-t-il encore sans décoller les jumelles de ses yeux.

– Ce sont des albinos, expliquai-je avec patience, tout en me raccrochant aux explications de mon père. Dans certaines zones d'Afrique, il y a plus d'albinos que de Noirs.

– Ah bon. » Frederik hochait la tête lentement. Il en savait si peu sur l'Afrique et le vaste monde !

« Des albinos, très bien, dit-il, et qu'est-ce qu'ils font, à ton avis ?

– Des rituels, répondis-je rapidement, juste des rituels.

– Ah oui. » Il hochait la tête, l'air entendu. Il ne voulait

pas passer pour un idiot. « Celle-là n'est pas tellement jolie, ajouta-t-il, elle n'aura sûrement pas d'enfants. »

Je repris les jumelles. Même si je ne voyais pas son visage, je devais reconnaître que la silhouette ne ressemblait en aucun cas aux sculptures de mon père.

« On devrait peut-être lui donner un coup de main », proposai-je. J'allai chercher les grands masques dans le bateau. Une fois camouflés derrière, nous nous glissâmes en rampant vers les individus.

Arrivés suffisamment proches pour distinguer leurs visages, Frederik agrippa mon bras.

« En fait, c'est pas des albinos, chuchota-t-il, tout agité.

– Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre... Il n'y a que des Noirs et des albinos en Afrique.

– C'est Karen, de Stenagergård, et le gérant de la coopérative de Dræby, déclara-t-il.

– Qu'est-ce qu'ils fichent en Afrique ? » m'étonnai-je alors.

Pour couper court à la discussion, je surgis hors de notre cachette, en poussant de derrière le masque un hurlement à fendre l'âme. Frederik se pencha le plus possible dans le creux pour vérifier qu'il s'agissait bien de Karen.

Les albinos se pétrifièrent de terreur. Puis la femme commença à pousser des cris hystériques. Elle regardait les masques, les yeux écarquillés, piaillant si fort que cela nous donnait de petits frissons au creux des reins. Elle sauta dans les bras de l'homme qui s'était levé, et ils se retrouvèrent à hauteur du masque de Frederik. Lui aussi poussait des cris d'animal effrayé.

Jamais je n'ai couru aussi vite. J'étais dans le bateau et dressais la voile avant même que Frederik ne me rejoigne avec le sac de provisions. Nous nous éloignâmes sur l'eau le plus vite possible, pour éviter le nuage de cailloux que nous envoyait l'autochtone mâle depuis la plage.

C'est seulement une fois au milieu du fjord que nous avons repris la collation interrompue. Le vent était pratiquement

tombé, et le courant nous menait doucement vers Midskov. Tout ramollis par le repas et la boisson, nous nous prélassions au soleil, chacun à un bout de notre embarcation.

« Cette histoire d’Afrique, là, dit Frederik d’une voix endormie, c’est sans doute un peu trop loin. » Il leva la tête et regarda vers la terre, l’air impatient.

« Pourquoi ça ? » Je le fixai sous mon casque d’acier.

« Il faut que je rentre nourrir les cochons, répondit-il. Ils crient comme les albinos si j’arrive en retard. »

J’acquiesçai et repensai aux indigènes. Ces cris étaient uniques, un genre de cri que je n’avais jamais entendu auparavant. Voyager était décidément merveilleux. Et alors que nous dérivions lentement sur le fjord, j’imaginai tous les voyages que Frederik et moi allions entreprendre ensemble.

Malheureusement, ce fut le seul périple africain que je fis avec Frederik. Il a toujours été retenu par ses cochons. Mais notre foi dans les masques de mon père et leurs pouvoirs magiques furent confortés par ce voyage. Karen et le gérant de la coopérative se marièrent peu de temps après, et, avant neuf mois, elle accouchait d’un enfant. Cet enfant était sans nul doute le fruit du pouvoir de fertilité irradiant des masques Ibo.

Une déesse grecque

J'étais soudainement devenu adulte. Quatorze ans, le droit de boire le schnaps du dimanche et de fumer du tabac dans la pipe que ma grand-mère m'avait offerte pour ma confirmation. Et puis vint bien entendu ce qui concerne les femmes, une question de tout temps difficile à appréhender. Les situations où j'ai dû avec regret ou mauvaise conscience renoncer à ceci pour atteindre cela sont innombrables.

Jusqu'à mes treize ans révolus, j'avais entretenu une tendresse fidèle pour Oda, l'anémique fille du boulanger de Hindsholm. Cette fille était captivante de la tête aux pieds, et ses yeux qui regardaient chacun dans une direction la rendaient unique. Quand ce fantastique regard fut brutalement corrigé par une petite opération, mes sentiments s'estompèrent. Bigleuse, Oda avait été différente et tout à fait irrésistible. Parce que le mot danois *bælgøjet*, qui signifie bigleuse, venait du mot français *belle*, disait ma grand-mère, et cette beauté s'était répandue sur Oda tout entière.

À Copenhague, je commençai à visiter la section Ethnographie du Musée national. D'abord les collections africaines, puis je me tournai avec beaucoup d'intérêt vers les collections indiennes nord-américaines et inuit.

Visiter le Musée national rimait avec longs voyages. Ici, on pouvait sans objection s'installer dans un kayak pour parcourir lentement le paysage arctique, ou encore traverser une toundra infinie, les pieds bien au chaud dans des raquettes à neige indiennes. J'entrepris ces voyages dans et à l'extérieur du musée, et lors de mes expéditions nocturnes, il était bien rare qu'une jeune fille ne vienne pas se glisser dans mes songes. Une Indienne avec de longs cheveux noirs tressés, habillée en peau de chevreuil, portant des mocassins brodés à ses petits pieds. Ou bien une douce fille eskimo, rase-mottes et rondouillette, avec ses culottes en peaux de

lièvres, ses longs kamiks et son anorak. C'étaient de merveilleux voyages dans un monde fantastique.

C'est précisément à cette période que mon père laissa derrière lui l'Afrique et jeta passionnément son dévolu sur la Grèce antique. Des figures classiques naissaient de ses mains, prenaient vie de son imagination. Pour un temps, je laissai mes amis arctiques et me rendis avec mon père dans le monde antique. Les figures étaient sculptées en bois de chêne, qui était à ce moment-là le matériau préféré de mon père, parce que nous avions hérité tout un lot de meubles d'un oncle éloigné à Odense. En raison du bois de chêne, les figures sculptées héritaient à leur tour de cheveux clairs, une bagatelle que mon père pouvait bien évidemment expliquer sans difficulté.

« Les femmes grecques, et sur ce point précis les hommes aussi, disait-il, adoraient les bains de soleil. Les cheveux clairs étaient à la mode, et pour éclaircir le plus possible leurs cheveux, les femmes grecques les mouillaient et s'étendaient des heures au soleil, le visage caché sous un grand chapeau.

– Mais si elles portaient des chapeaux, leurs cheveux ne pouvaient pas s'éclaircir », objectais-je alors.

Mon père m'adressait alors un sourire indulgent. « Elles découpaient bien entendu le haut du chapeau pour faire sortir leurs cheveux, répondait-il. Demande donc à ta grand-mère, elle a déjà essayé. »

Mon père et ma grand-mère étaient rarement d'accord. Mais quand il s'agissait de se soutenir, ils se serraient les coudes.

J'étais bientôt parfaitement familier de l'histoire et de la mythologie grecques, ainsi que du mode de vie grec. Je commençais à faire de petites excursions vers l'Antiquité, à partir de la section Ethnographie. J'y cherchais surtout le « sourire archaïque » que mon père admirait tant. Un

sourire fin et si attirant qu'il tenta de me le faire découvrir en sculptant *La jeune fille à la flûte*. Sans la flûte.

Je me sentais tout particulièrement attiré par une déesse serpent minoenne. Un amour dont je ne pris réellement conscience qu'en la rencontrant en chair et en os. Sur la place Enghave. Un jour d'automne. C'était une belle jeune fille aux cheveux clairs. Ses traits semblaient être l'aboutissement divin de la beauté humaine. Sur ses lèvres reposait le doux sourire archaïque.

Une petite enquête auprès de mes amis m'apprit qu'elle s'appelait Vibeke Alfelt, qu'elle habitait dans la même rue que moi et que nous allions à la même école. Il apparut que nous avions fréquenté la même école primaire.

Angoissant. Angoissant de se dire que je n'avais jamais, au cours des années, remarqué cette déesse grecque. C'était sans doute dû à mon ignorance du sourire archaïque, et peut-être aussi au fait que mon école primaire séparait soigneusement filles et garçons. De plus, elle fréquentait la classe au-dessous de la mienne, et appartenait donc à la catégorie des « gamines ». J'avais tant hâte de revoir son sourire.

Une chance donc que la salle de travaux manuels de mon école se soit trouvée juste sous la salle de gymnastique des filles. Entre ces deux locaux, il y avait un escalier qui menait à un balcon au-dessus de la salle de gymnastique. La porte de l'escalier était bien entendu verrouillée.

Bonasse et mal dégrossi, notre professeur de travaux manuels était communément appelé Anders le plouc. Il était également connu pour être bercé par le son des scies. Il était de notoriété publique qu'il avait tendance à s'endormir en quelques minutes dès lors qu'un certain nombre d'élèves sciaient en rythme. Une fois qu'il avait sombré dans les bras de Morphée, on pouvait réduire le nombre de scies à cinq, à la suite de quoi les deux tiers de la classe avaient quartier libre.

Un jour, je vis depuis la salle de travaux manuels que la

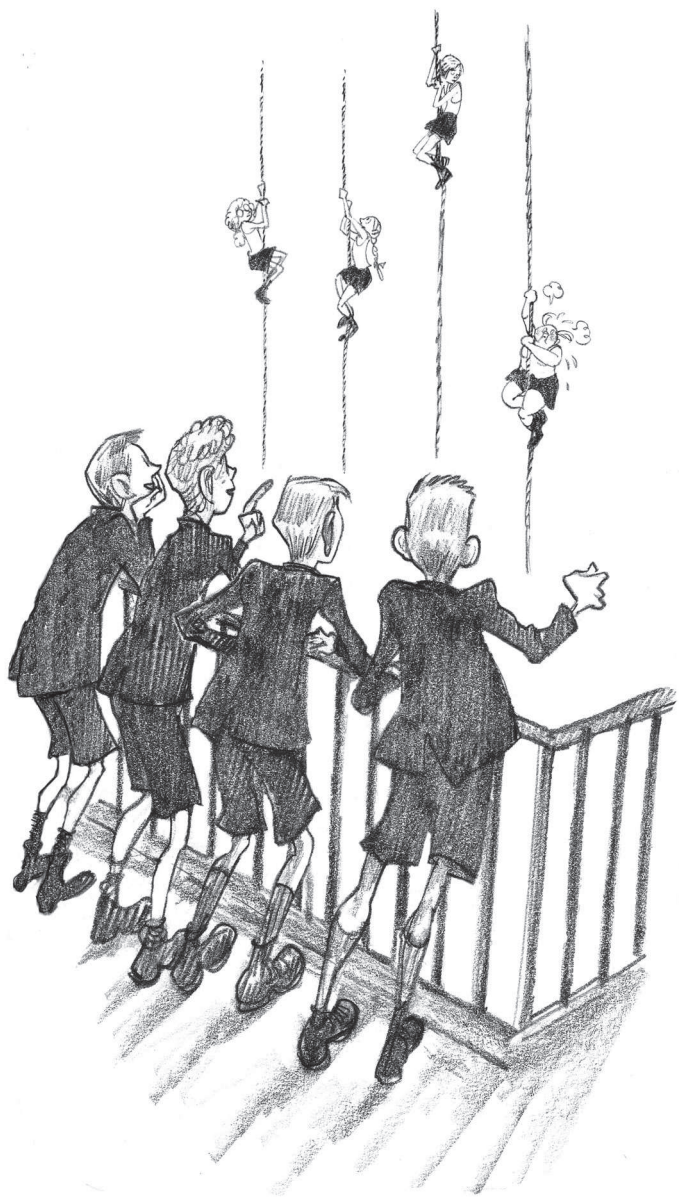
classe de Vibeke se rendait en gymnastique. Une idée naquit dans mon esprit, et je la confiai à mes plus proches amis qui se chargèrent d'informer la classe.

Une fois Anders le plouc dans un état proche du coma, je parvins à saisir la clef dans la poche de son manteau. Au son rassurant des scies, j'ouvris la porte et me glissai dans l'escalier jusqu'au balcon. J'étais suivi par une bande de garçons curieux. Nous nous penchâmes par-dessus la balustrade pour regarder dans la salle de gymnastique.

Sur le parquet en dessous, trente filles bondissaient en tenue de gym. Elles faisaient de petits sauts sur place, et nous n'en perdions pas une miette, émerveillés.

« Dis donc, qu'est-ce que ça bondit », chuchota mon voisin. Personne ne répondit. Nous savions tous ce qu'il voulait dire. Je trouvai Vibeke, mais hélas, elle me tournait le dos et me cachait donc son sourire archaïque.

Puis les cordes furent amenées, et les filles se tournèrent vers nous. Elles commencèrent par attraper les cordages, et au signal de l'enseignante, se mirent à grimper. Ça prenait du temps, et nous autres commencions à prendre les paris. Les filles les plus légères n'avaient aucune difficulté. Elles s'élevaient vers les hauteurs avec de petits cris ravissants, suivies par les filles un peu plus épaisses, un peu haletantes aussi. À la quatrième corde, c'était clairement l'outsider. Elle était dotée d'un postérieur imposant et devait marquer des pauses à chaque prise pour souffler. Petit Hans, qui avait un faible pour les filles enveloppées, tenait bon à trois contre un qu'elle arriverait jusqu'en haut. Et la malheureuse gamine luttait de tout son cœur pour ne pas le décevoir. Elle parvenait, faisant preuve d'une volonté digne de louanges, à conquérir centimètre après centimètre. Et quand elle resta longuement suspendue, hors d'haleine, à moins d'un mètre du but, Petit Hans ne put se contrôler. Il passa la tête par-dessus la balustrade et cria : « T'y es presque, Ulla, bordel. Tiens bon, Ulla ! »



La fille, rouge comme une tomate sous l'effort, leva les yeux, surprise. Puis elle poussa un cri aigu et dégringola à toute vitesse le long de la corde, jusqu'au sol où elle atterrit avec un impact sourd.

Nous nous précipitâmes dans l'escalier jusqu'à la salle de travaux manuels, où les cinq garçons avaient fidèlement tenu les scies.

La sanction ne fut pas très originale.

« Qui a volé mes clefs ? » demanda Anders le plouc.

Je fis un pas en avant.

« Vous promettez de ne pas le frapper si je cafte ? » demandai-je.

Anders le plouc afficha un sourire presque archaïque. Il l'avait sans doute déjà entendue, celle-là. Il acquiesça, et je lui tendis la clef.

« C'était moi. »

Il garda son sourire tout en m'attrapant par le bras. « Il faut tenir ses promesses, dit-il, mais tu auras droit à cinq coups de Peter Sévère pour avoir balancé. »

Habitué, il enleva le cahier que j'avais en hâte glissé dans mon pantalon. Puis il sortit la baguette de l'armoire contenant ses ciseaux à bois les plus fins.

Les coups d'Anders le plouc étaient connus pour provoquer une douleur durable. Ils étaient portés à l'aide d'une baguette extrêmement fine, qui, comme les plus grandes épées de l'histoire, portait un nom. Peter Sévère mordit vite et fort, et il fallut plusieurs jours avant que je puisse de nouveau m'asseoir sans penser immédiatement au sourire de Vibeke.

J'étais amoureux, ça ne faisait aucun doute. C'est pourquoi je demandai conseil à ma grand-mère, à qui je confiai ma situation. Compatissante, elle me tapota la tête et dit avec tristesse : « L'amour, mon garçon, c'est douleur sur douleur avec un petit peu de joie pendant les pauses. Pas vrai, Mads ? »

Mon grand-père hocha la tête. Tout ce que disait ma grand-mère était exact. Et dans ce domaine-là encore plus. Dans sa jeunesse, elle avait été reine de beauté de Svendborg, où elle avait rencontré mon grand-père, lui-même étant hussard. Elle fut envoyée par bateau à Langeland pour que mon arrière-grand-père, un imposant meunier de Tullebølle, puisse l'examiner. Quand elle était descendue du bateau à Rudkøbing, en crinoline et capeline, le vieux barbon avait fait claquer son fouet de charretier au-dessus des petits pieds de demoiselle et avait hurlé :

« Sait-elle sauter aussi ? »

Ce souvenir douloureux était sans doute à l'origine de son opinion sur l'amour.

« S'il ne peut en être autrement, conseilla ma grand-mère, tu vas devoir l'inviter à sortir et la traiter comme une véritable princesse. » Elle se débrouilla pour que mon grand-père me donne deux couronnes dans ce but.

Ainsi en fût-il. J'invitai Vibeke au Musée national, où nous visitâmes selon ses désirs la section étrusque, à laquelle je ne connaissais rien. Vibeke était incroyablement gentille. Elle dit que nous pouvions aussi aller à la Glyptothèque, où ils avaient une collection encore plus importante de ces vieilleries italiennes. Elle souriait de façon très archaïque, et pour la première fois, je me trouvais devant ce choix douloureux. Abandonner une chose pour en obtenir une autre. La pièce de deux couronnes brûlait dans ma poche, et soudain, les Indiens nord-américains et les Inuit me manquaient. Ce ne serait pas la dernière fois au cours de ma vie.

Nous ne sommes jamais allés à la Glyptothèque. Et la pièce de deux couronnes fut échangée le lendemain contre un livre de Louis de Rougemont, qui m'accompagna *Trente ans parmi les Sauvages*.

